

Emmanuelle Chapron et François Pugnère (dir.),
*Écriture épistolaire et production des savoirs au
XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*

Paris, Classiques Garnier, 2019

Mathilde Chollet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/8495>

DOI : [10.4000/rives.8495](https://doi.org/10.4000/rives.8495)

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2020

Pagination : 257-260

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Mathilde Chollet, « Emmanuelle Chapron et François Pugnère (dir.), *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier* », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 61 | 2020, mis en ligne le 09 mars 2021, consulté le 11 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rives/8495> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rives.8495>

Emmanuelle Chapron et François Pugnère (dir.), *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII^e siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

L'objectif que se proposent les auteurs de cet ouvrage collectif est de replacer la lettre savante du XVIII^e siècle dans son environnement matériel et humain, afin de mettre en évidence que la lettre elle-même est un lieu de production des savoirs, dans un contexte d'émergence des disciplines scientifiques modernes.

Pour ce faire, le choix de la figure du savant nîmois¹ Jean-François Séguier (1703-1784) est pertinent à plus d'un titre. D'abord, la richesse des sources conservées, issues de cet érudit : inventaire de bibliothèque, correspondance (dont l'édition numérique intégrale est en cours, par les directeurs de cet ouvrage), carnets de visiteurs, herbier, collection de médailles et de monnaies... Ensuite, le personnage Séguier, à la fois antiquaire et naturaliste, féru d'inscriptions et de fossiles. Enfin, s'intéresser à Séguier et à sa correspondance (un corpus de 3 800 lettres reçues et envoyées) permet d'étudier ses correspondants, figures plus ou moins célèbres du monde savant d'Europe occidentale. Toutes les contributions de l'ouvrage viennent éclairer « l'alliance entre la matérialisation de l'intelligence et l'intellectualisation des choses », formule de Daniel Roche qui illustre les belles intentions du groupe d'auteurs réunis ici, professionnels du patrimoine et chercheurs.

Les participations sont regroupées en trois parties thématiques. La première, « La correspondance au cœur des archives savantes », vise à présenter l'écriture scientifique ordinaire « comme un dispositif qui participe directement de la production des savoirs » (p. 12), en croisant codicologie, génétique des textes, histoire des pratiques sociales et culture matérielle. Elle interroge donc la dimension concrète de l'élaboration des savoirs et la place de la correspondance dans ce « chaos de papiers » (Leibniz) que forment les archives savantes. La première contribution de cette partie présente le rôle du papier dans l'« archéologie des techniques intellectuelles » (expression de F. Waquez) à partir du fonds Lavoisier. Si Séguier n'apparaît que peu dans le texte de Claire Bustarret, l'importance du papier comme support des idées pour les philosophes des Lumières y est bien mise en avant. Le travail scientifique dépend de la disposition des données sur le papier : comment étudier des données complexes, volumineuses, quand les formats en sont limités ? Une étude détaillée d'un corpus scientifique complet permettrait de voir à quel point le papier détermine la gestion des données savantes. Dorothee Rusque s'intéresse pour sa part aux écrits scientifiques intermédiaires du naturaliste Jean Hermann : notes de lectures à

1 Ce qui explique la publication de cet ouvrage dans la collection « Les Méditerranées » de Garnier Classiques.

même les livres, ayant vocation à être lues ou publiées; étiquettes transformant l'objet qu'elles accompagnent en « objets d'instruction autonomes » (p. 55) et servant à « éduquer l'œil » de l'observateur (p. 56); registres des visiteurs (mis en parallèle avec celui de Séguier), potentiels correspondants et pourvoyeurs de curiosités. Il est à noter que cette première partie poursuit une réflexion intéressante menée par E. Chapron et Jean Boutier en 2013 sur les pratiques matérielles de la correspondance par les savants : il ressort des études récentes que le classement originel des correspondances savantes contraste en effet avec la présentation qu'en font les éditions scientifiques actuelles qui séparent la correspondance des papiers avec lesquels elle était conservée, ce qui lui fait perdre de son sens et la décontextualise. Emmanuelle Chapron propose en ce sens, dans la plus longue contribution de cet ouvrage, une réflexion stimulante sur l'édition de correspondances : « La constitution d'un corpus épistolaire conduit toujours à masquer (...) les multiples opérations de classement, de rangement et de dérangement menées par le savant » (p. 65). Alors, comment Séguier organisait-il ses archives? Pourquoi entrait-il en correspondance, et dans quelle langue? Quand et comment arrêter une correspondance? D'ailleurs, tout échange de lettres constitue-t-il une correspondance? Pour répondre à ces questions, le classement opéré par Séguier épistolier fait sens. Quelle est la place de la correspondance de Séguier parmi toutes ses archives? Comment conserver et retrouver les papiers de travail des érudits, après leur décès? Quel rôle joua l'académie de Nîmes, héritière de Séguier, dans le classement et la censure des papiers du savant? L'histoire du classement des archives des savants des Lumières attend ses chercheurs.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, « Les mots et les choses. La construction du discours savant », la lettre est étudiée comme une mise en scène du travail savant et comme lieu de la construction des spécialités scientifiques, à une époque où le champ des savoirs commence à se cloisonner. François Pugnère reconnaît la modestie du nombre de publications de Séguier, mais rappelle que c'est sans compter sa correspondance et ses notes manuscrites. Il présente donc une enquête autour d'un manuscrit de Séguier sur les fossiles de poissons et coquillages : dons et échanges de spécimens servent à créer ou renforcer son réseau et enrichir sa collection. Séguier mobilise aussi son réseau épistolaire pour obtenir les informations nécessaires à son travail. Il entreprend en effet, dans ce livre manuscrit, un classement rigoureux de ses fossiles, dresse un état général des savoirs, fournit une bibliographie critique, une description détaillée de ses échantillons et même un index. Il confronte ensuite les théories existantes sur l'origine de ces « pétrifications » avec ses propres observations et achève enfin son ouvrage sur le manque de preuves nécessaires pour aboutir à une conclusion solide. On voit donc que même dans ses ouvrages restés manuscrits, Séguier fait preuve de méthode et de rigueur, telles que les définit la science moderne.

Michel Christol revient sur l'index du corpus épigraphique connu, réalisé par Séguier, et l'étudie dans son contexte documentaire. La présence de brouillons et d'étapes préparatoires permet de suivre l'évolution de la réflexion savante et le regard que Séguier porte sur ses propres recherches, désireux de refonder l'épigraphie. À nouveau, authentifier, classer, commenter constituent les étapes de la méthode de Séguier. De son côté, Pierre-Étienne Stockland interroge la place de l'agronomie dans la correspondance de Séguier, ce dernier servant d'intermédiaire entre libraires, marchands ou jardiniers nîmois et agronomes éloignés des centres urbains. Circulation des savoirs et des objets, rapports entre savoirs et pratiques, envoi de livres, de graines et de conseils, respect des règles de civilité de la République des Lettres... Si Séguier n'a qu'un intérêt théorique pour l'agronomie et la botanique, il éclaire tout de même ses correspondants férus de pratique agricole, deux dimensions complémentaires du travail savant. La contribution de Céline Le Gall s'intéresse au physicien et mathématicien padouan Poleni, qui correspond en latin avec des savants européens tels que Séguier. Si l'on n'apprendra rien de la correspondance Poleni-Séguier, cette contribution est tout de même centrale, car elle permet au lecteur d'appréhender que le personnage principal de l'ouvrage sert en vérité de porte d'entrée à la découverte du fonctionnement d'un réseau de savants européens et de leurs méthodes de production des savoirs. Contrairement aux idées préconçues l'enfermant dans sa tour d'ivoire, le savant n'étudie pas seul et ne peut donc s'étudier seul. Pour comprendre les pratiques d'un savant, un détour par celles de ses confrères répond à bien des interrogations.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage présente « les mondes savants à l'épreuve de la correspondance », soit la place de la correspondance dans l'histoire socio-culturelle des stratégies intellectuelles. Elle participe de la vie sociale des savants, entre amitié, hiérarchie et tensions. Cette partie met donc en évidence les réseaux savants et amateurs, la construction de l'élaboration du monde savant du XVIII^e siècle, ainsi que l'importance des intermédiaires culturels de province pour la diffusion de ce nouveau modèle scientifique. Séguier apparaît ainsi comme un facilitateur d'échanges grâce à son solide réseau de correspondants, explique Florence Catherine. Il envoie par exemple informations, ouvrages et fleurs à Haller, à qui il source tout avec précision, justifie ses demandes et ses méthodes de travail. Ses lettres, véritable lieu d'émulation, de valorisation de soi, de réflexion sur la mise en ordre du savoir, évoquent aussi le contournement des obstacles au travail savant (le manque de temps, déjà!). Il est clair, à la lecture de cette contribution, que la correspondance de Séguier fait de Nîmes un « pôle des savoirs » (p. 201) et que la lettre aide à comprendre l'articulation entre les différentes échelles géographiques de la République des savants. La réflexion se poursuit autour de l'échange entre le naturaliste montpelliérain Amoreux et Séguier. Laurence Brokliss expose les stratégies d'entrée en communication

du jeune savant avec Séguier, ce dernier faisant figure de patron ouvrant les portes de la République des savants. Pour valoriser ses recherches, Amoureux doit s'insérer dans un réseau d'échanges épistolaires au moins national, mais Séguier, de son côté, a aussi tout intérêt à accepter ce rôle de patron : s'établit alors un passionnant lien de clientèle entre Séguier et Amoureux. Cette contribution éclaire la place qu'occupe la correspondance dans les travaux d'un savant, suivant ses intérêts, son caractère : elle révèle « le petit *x* » (suivant l'expression de S. Loriga) qu'apporte chacun, interroge les différences intergénérationnelles et invite à se pencher sur la question de la naissance d'une nouvelle République des Lettres à la veille de la Révolution française. Véronique Krings présente quant à elle le rôle des brouillons de lettres comme travail préparatoire à de futures publications, dans l'échange mené entre Séguier, Ménard et d'Orbessan en 1758 à propos de l'inscription du monument de Clarensac. De retour d'un séjour italien de 25 ans, Séguier a besoin de se constituer un bon réseau de correspondance en France pour faire connaître ses travaux. La correspondance se révèle véritable lieu de travail, entre collaboration et compétition, l'un ayant à disposition l'inscription antique trouvée à Nîmes, l'autre, les relais à l'Académie des Inscriptions à Paris et le dernier, spécialiste des textes anciens, mais pas des inscriptions. La conservation de cette correspondance pallie l'absence de publications de Séguier sur cette inscription, alors qu'il est celui qui la connaît le mieux ; elle permet aussi de mettre en évidence le rôle secondaire et pourtant essentiel des copistes et dessinateurs (entre autres intermédiaires négligés) dans la République des Lettres. Enfin, la dernière contribution de l'ouvrage s'intéresse non pas à Séguier, mais à la dimension matérielle des leçons expérimentales de Demaimbray à l'académie de Bordeaux. Description, identification et origine de ses machines, déroulé des cours, profil du public alimentent le débat sur la figure de Demaimbray, explique Odile Cavalier : est-il un savant ou un médiateur scientifique ? Quoi qu'il en soit, l'émulation générée par ses cours chez le chevalier Courtois s'exprime dans les lettres qu'il adresse à Amoureux : « Il faut tenter, chercher, découvrir » (p. 264), devise du savant en voie de devenir chercheur.

On ne compte que de rares coquilles dans cet ouvrage (j'en recense 5 sur 312 pages). On aurait apprécié d'avoir plus d'illustrations : six des onze contributions en proposent, or elles sont indispensables quand on traite de manière si approfondie de matérialité des savoirs. Deux annexes viennent clore l'ouvrage, rappelant « l'intellectualisation des choses » des gens de sciences actuels qui, comme au XVIII^e siècle, aspirent à être utiles aux autres membres de la communauté.